

Le dialogue de Daniel Guérin avec le léninisme¹

Ian Birchall

Dans un article sur la bisexualité de Guérin, Peter Sedgwick présente quel homme de dialogue était Daniel Guérin. Il souhaitait en particulier développer la discussion entre les courants souvent hostiles du marxisme et de l'anarchisme : « *Toute sa vie active a été consacrée à l'effort pour interpréter l'un à l'autre des points de vue qui avaient une validité partielle mais qui prétendaient avoir une vérité universelle. En tant que médiateur entre le socialisme libertaire et le bolchévisme « autoritaire », en tant que défenseur de l'anarchisme parmi les marxistes et de marxiste parmi les anarchisants, il a été un intermédiaire honnête de la même manière qu'il est un des rare interprètes des sexualités l'une par rapport à l'autre. Bifocal mais synoptique en politique comme en sexe, son entreprise a été rarement égalée au sein de la gauche* »²

Quelquefois, Guérin se fixa l'objectif encore plus ambitieux de réussir une synthèse entre Marx et Bakounine³. Mais il insistait aussi sur le fait que le socialisme et l'anarchisme ne devaient pas être seulement juxtaposés, représentant deux courants parallèles au sein d'un même mouvement pour l'émancipation humaine : « *Anarchie, en effet, est, avant tout, synonyme de socialisme. L'anarchiste est, en premier lieu, un socialiste qui vise à abolir l'exploitation de l'homme par l'homme. L'anarchisme n'est pas autre chose qu'une des branches de la pensée socialiste.* »⁴

En fait, l'importance de Guérin repose plus sur son rôle de médiateur que d'homme de synthèse. Pendant soixante ans, il a toujours manifesté sa volonté de coopérer avec toutes les composantes de la gauche française, avec ceux qui partageaient ses buts fondamentaux d'une auto-émancipation du prolétariat, de la libération coloniale et de la liberté sexuelle. Il était un polémiste vigoureux, aucun lecteur de la gauche, même marginal, n'échappa à son attention. En 1967, il écrivit une lettre de colère au bimestriel *Pouvoir ouvrier*⁵ en défense de ses conceptions sur l'anarchisme, accusant ses critiques de mauvaise interprétation et de malhonnêteté intellectuelle. A cette époque, *PO* paraissait sous une forme ronéotée et ne rassemblait pas plus de 30 personnes⁶. Il était également très généreux, ne cherchant jamais à calomnier ses adversaires, même s'il était en profond désaccord avec eux. Dans son livre sur l'Algérie, il polémiqua de manière vive contre la défense par Francis Jeanson de la politique du FLN et contre ses critiques

¹ Traduction Georges Ubbiali, relue par l'auteur. Merci également à J.-P. Salles et J.-G. Lanuque, pour leur attentive relecture. Ce texte a par ailleurs été édité en version originale dans *Revolutionary History*, Vol 9, n°2 (2006). Il est également disponible en ligne à l'adresse suivante : http://www-staff.lboro.ac.uk/~eudgb/Birchall_paper.DOC

² P. Sedgwick, « Out of Hiding : The Comradeships of Daniel Guérin », *Salmagundi* 58-59, 1982-83, pp. 197-220, en particulier p. 219.

³ Introduction à la ré-édition de *Rosa Luxembourg et la spontanéité révolutionnaire*, Paris, 1982, p. 4. Pour une contribution récente sur ce point de vue, voir A. Woodward, « Marx, Bakunin or What ? », *What Next ?*, n° 28 (2004), pp. 22-28.

⁴ D. Guérin, *L'anarchisme*, Paris, 1965, p. 15.

⁵ *Pouvoir ouvrier*, n° 84, mai-juin 1967, p. 23. C'était une réponse à un compte-rendu non signé et très hostile de son livre *L'anarchisme*, qui caractérisait l'autogestion comme réformiste et dénonçait le soutien de Guérin à l'Algérie et à la Yougoslavie (n° 83, mars-av. 1967, pp. 21-23). Voir aussi les réponses dans les numéros 85, juil.-août 1967, p. 15 et 86, sept.-oct. 1967, pp. 10-16.

⁶ P. Gottraux, *Socialisme ou barbarie*, Lausanne, 1997, p. 167.

au Mouvement national algérien (MNA), mais il rend immédiatement hommage au courage de Jeanson comme militant anti-impérialiste⁷. Il souhaitait toujours défier l'orthodoxie, qu'elle soit marxiste ou anarchiste. Dans les premières pages de son livre sur Proudhon, il notait que plusieurs de ses lecteurs pourraient être choqués par ses critiques du pionnier de l'anarchisme⁸. En 1969, il écrivait à propos de lui-même : « *Les marxistes se sont mis à lui tourner le dos, en tant qu' 'anarchiste' et les anarchistes, du fait de son 'marxisme', n'ont pas toujours voulu le regarder comme un des leurs* »⁹. Au-delà des formulations variées, un principe central demeure : « *La Révolution de notre temps se fera par en bas, ou ne se fera pas* »¹⁰.

Les débats classiques entre anarchisme et léninisme refont surface selon des formes nouvelles dans le mouvement anticapitaliste¹¹. Pour ceux d'entre nous qui souhaiteraient que cet échange d'arguments conduise à un dialogue constructif, plutôt qu'à la stérile futilité des dénunciations mutuelles, Guérin devrait être un modèle, pas tant pour les conclusions auxquelles il a abouti que pour son style. C'est dans ce cadre que je souhaite examiner quelques aspects de son attitude évolutive à l'égard de Lénine et du léninisme.

Critique du jacobinisme

En 1946, Guérin publiait sa monumentale étude *La lutte de classes sous la première République*, dans laquelle il affirmait alors que si la Révolution française était, en termes marxistes, une révolution bourgeoise, elle portait aussi l'embryon d'une révolution prolétarienne. Les salariés parisiens avaient commencé à agir indépendamment des Jacobins, que Guérin considérait comme dirigés par l'aile gauche de la bourgeoisie. En ce sens, les Jacobins jouaient un rôle conservateur par rapport à la menace d'en bas. Cela défiait la traditionnelle conception républicaine et Front populaire selon laquelle la Révolution était « *un bloc* »¹², et l'a conduit à être vilipendé par des historiens staliniens tels que George Rudé¹³ et critiqué en termes plus nuancés par Georges Lefebvre¹⁴.

Comme contribution à la compréhension de la Révolution française, les travaux de Guérin doivent être jugés à l'aune de récents travaux universitaires. La recherche de Jean-Marc Schiappa sur les babouvistes semble confirmer avec certitude la conception de Guérin d'une classe ouvrière émergente ; bien que Schiappa se réfère explicitement à Edward Thompson¹⁵ plutôt qu'à Guérin, son terme « classe ouvrière en gestation » est une variante tout à fait mineure de la métaphore de l'embryon de Guérin¹⁶.

⁷ D. Guérin, *Quand l'Algérie s'insurgeait*, Claix, 1979, pp. 80-83.

⁸ D. Guérin, *Proudhon oui et non*, Paris, 1978, p. 7.

⁹ D. Guérin, *Pour un marxisme libertaire*, Paris, 1969, p. 7.

¹⁰ *Pour un marxisme libertaire*, p. 39.

¹¹ Pour un compte rendu de quelques-uns de ces débats, voir C. Harman, « Anti-capitalism : theory and practice », *International socialism* n° 88 (autumn, 2000), pp. 3-59.

¹² La phrase était de Clémenceau. Voir G. Dallas, *At the Heart of a Tiger*, London, 1993, p. 292-297.

¹³ G. Rudé, « Les ouvriers parisiens dans la révolution française », *La pensée*, XLVIII-XLIX (1953), pp. 108-109.

¹⁴ G. Lefebvre, compte rendu de *La lutte de classes*, *Annales historiques de la Révolution Française*, XIX (1947), pp. 173-179.

¹⁵ Historien anglais, auteur de *La formation de la classe ouvrière anglaise*, Gallimard-Seuil, 1988, ouvrage de la plus grande importance dans l'historiographie marxiste [Note du traducteur].

¹⁶ J.-M. Schiappa, *Les babouvistes*, Saint Quentin, 2003, pp. 34 et 146-147.

Mais Guérin avait également lancé une polémique contre la tradition jacobine, qu'il voyait comme représentant un courant autoritaire étranger aux meilleures traditions de ce qu'il vint à appeler « le socialisme libertaire ». Dans une lettre à Marceau Pivert, il déclarait que « *le livre est une introduction à une synthèse de l'anarchisme et du marxisme que j'aimerais écrire un jour* »¹⁷.

Dans une préface à *La lutte de classes*, écrite originellement en 1977, mais dans laquelle « *le présent et le futur envahissent le passé à un tel point que je ne pouvais oser le mettre en avant dans mon livre* »¹⁸, Guérin argumente que tandis qu'un mouvement de masse doit se combiner avec une avant-garde consciente, cette avant-garde pouvait être « *soit un parti communiste, vraiment communiste... ou un noyau libertaire comme la Fédération anarchiste ibérique ou des minorités actives comme celles du syndicalisme révolutionnaire d'avant 1914* »¹⁹. Il ouvrait ainsi un débat sur les formes d'organisation qui allait le préoccuper pendant les quarante années suivantes.

Sa critique du jacobinisme est exposée dans un article, « La révolution déjacobinisée », inclut dans son étude de 1959, *Jeunesse du socialisme libertaire* »²⁰. Là, il argumentait qu'il y avait au sein du marxisme une tension non résolue entre un courant libertaire et un courant autoritaire ou jacobin. Plus tard, Lénine « *se réclamant tout à la fois du 'jacobinisme' et du 'marxisme', inventera la conception de la dictature d'un parti se substituant à la classe ouvrière* »²¹. Comme il le notait, avant 1917, Lénine rejetait l'idée de la révolution permanente et croyait que la Révolution russe n'irait pas plus loin que le stade de la démocratie bourgeoise ; avec ce résultat : Lénine « *a souvent tendance à surestimer l'héritage de la Révolution française* »²².

Guérin fit paraître deux recueils supplémentaires d'articles incluant « La révolution déjacobinisée » comme un des textes principaux : *Pour un marxisme libertaire* (1969) - un titre qui, ainsi qu'il l'admit plus tard, avait choqué et embrouillé ses nouveaux amis libertaires²³- et *A la recherche d'un communisme libertaire* (1984).

Un des problèmes dans l'étude de la pensée de Guérin est qu'elle est autocritique et en constante évolution, et qu'à partir de là, il produisit en permanence des versions révisées des anciennes versions de ses textes. Beaucoup de ces changements étaient de nature purement stylistique, mais quelques uns représentaient une réelle transformation dans sa pensée. Celles que nous avons notées dans le cadre de cette contribution ont été observées par nous plus ou moins par hasard, en le lisant. Il y a place pour au moins une thèse sur l'analyse des révisions réalisées par Guérin lui même. La pensée de Guérin était constamment en mouvement et, pour rendre les choses encore plus difficiles, elle ne s'écoulait pas toujours dans la même direction.

Ainsi, quand *La lutte de classes* fut republiée en 1968, Guérin y apporta un nombre de modifications significatives²⁴. Comme il le nota lui-même, il trouvait désormais la notion

¹⁷ Guérin, *Le Feu du sang*, Paris, 1977, p. 137.

¹⁸ *Le Feu du sang*, p. 135.

¹⁹ Guérin, *La Révolution française et nous*, pp. 55-56.

²⁰ Guérin, *Jeunesse du socialisme libertaire*, Paris, 1959, pp. 29-63.

²¹ Guérin, *Jeunesse...*, p. 43.

²² Guérin, *Jeunesse...*, p. 61.

²³ Guérin, *A la recherche d'un communisme libertaire*, Paris, 1984, p. 9.

²⁴ D. Guérin, *La lutte de classes sous la Première République*, Paris, 1946, Paris, 1968. Ci après LDC 46 et LDC 68. Une tentative d'analyse de quelques différences entre les deux éditions est proposée dans N.

de dictature du prolétariat « frelatée » et dans ce travail, il la remplaça par la phrase avec « la contrainte révolutionnaire »²⁵. Dans l'introduction, deux paragraphes sur la dictature du prolétariat, incluant le point de vue de Lénine selon lequel la dictature du prolétariat présentait un double visage, étant à la fois répressive et élargissant la démocratie, disparaissent²⁶. Quelques pages plus loin, l'édition de 1946 proposait que, en reformulant les concepts clés du socialisme, on devrait « *prendre pour point de départ le sommet de la courbe atteint par la pensée marxiste (avant qu'elle ne commençât à dégénérer) et qui, si haut qu'il fût, était loin d'être le dernier mot de la science révolutionnaire. On partirait par exemple, de l'Etat et la Révolution de Lénine* ». Ces deux phrases disparaissent en 1968, et le paragraphe est réaménagé. Pourtant, l'index de l'édition de 1968 fait référence à Lénine pour la page sur laquelle le paragraphe en question était situé, suggérant que Guérin avait pris une décision de dernière minute, peut-être au moment de la relecture des épreuves, en retirant cette référence à Lénine. Le livre fut imprimé en novembre 1968, ce changement fut donc effectué sans aucun doute dans la foulée des événements de Mai 68²⁷. Dans le second volume, un paragraphe traitant de la comparaison entre le rôle des facteurs subjectifs et objectifs supposait que « *Sans Lénine et Trotsky, il n'est pas du tout certain que les journées d'Octobre 1917 à Pétrograd se fussent terminées par une victoire* ». De nouveau ce passage disparaît en 1968²⁸.

Le chapitre final, traitant de la défaite des bras nus et des activités de Babeuf, montre également des reconsidérations. En 1946, un titre de chapitre nous informe: « *Mais une direction révolutionnaire leur manque* ». En 1968 cela est transformé en: « *Mais une stratégie révolutionnaire leur manque* »²⁹. Un peu plus loin, l'édition de 1946 constate que « *Pas un instant, les babouvistes, dans leur évocation de l'an II, ne se posent la question: qui avait le pouvoir?* ». De nouveau, cette formulation léniniste disparaît en 1968³⁰.

Pourtant, l'argumentation principale sur les babouvistes demeure inchangée. Même si quelque part ailleurs, Guérin suggérait une continuité de Babeuf à Lénine via Blanqui, dans son analyse essentielle de Babeuf, Guérin n'a pas grand-chose à dire sur l'organisation. Il s'est peu appuyé sur les documents préparés pour le procès de Babeuf qui pourtant donnent une description vivante de la manière dont la soi disant conspiration de Babeuf avait en fait fonctionné. Au lieu de cela, Guérin dirige son tir presque exclusivement sur la manière dont les babouvistes cherchèrent à coopérer avec les anciens disciples de Robespierre, et ainsi omirent de proposer leur propre analyse de la période de pouvoir robespierriste. De fait, ce qui échappe à l'observation de Guérin, c'est que les babouvistes firent une première et hésitante tentative pour appliquer la tactique du front uni.

Pour comprendre pourquoi Guérin évolua politiquement entre 1946 et 1968, il est nécessaire d'examiner à la fois ses écrits politiques et son expérience pratique des

Carlin, « Daniel Guérin and the working class in the French Revolution », *International socialism*, n° 47 (summer 1990), pp. 197-223.

²⁵ Guérin, *A la recherche d'un communisme libertaire*, Paris, 1984, p. 9.

²⁶ LDC 46, I, pp. 38-39 ; LDC 68, I, p. 54.

²⁷ LDC 46, p. 143 ; LDC 68, I, p. 58; II, p. 591.

²⁸ LDC 46, II, p. 292 ; LDC 68, II, p. 326.

²⁹ LDC 46, II, p. 333 ; LDC 68, II, p. 370.

³⁰ LDC 46, p. 353 ; LDC 68, II, p. 392.

organisations de gauche. Dans cette optique, un texte sur Lénine, publié en article dans une revue en 1957, apparaît décisif³¹. Il a été republié sous forme de livre avec quelques brefs ajouts et des notes de bas de page en 1959, puis de nouveau en 1969 et en 1981, à chaque fois après le texte « La révolution déjacobinisée », apparemment comme un complément à ce dernier³².

Guérin lecteur critique de Lénine

Les critiques adressées à Lénine sont très différentes à la fois de celles des attaques des courants de droite issus de la guerre froide en même temps que de l'approche anarchiste. Sa critique n'est pas d'ordre psychologique ou historique. Il ne met pas en doute les motivations de Lénine, ni ne suggère que ses idées « autoritaires » dérivent d'un désir de pouvoir personnel. Il ne procède pas plus à une large discussion des actions du bolchévisme au pouvoir. Au lieu de cela, il procède presque comme s'il était en train d'écrire une histoire de la philosophie, présentant largement les idées de Lénine sur le parti et l'Etat, avec une référence particulière à certains textes clés. Cette approche présente certains avantages significatifs. Elle permet de mettre l'accent sur des thèmes décisifs plus que sur les événements anecdotiques ou des allégations d'atrocités, et permet ainsi une présentation plus calme et plus sobre du débat. Mais en même temps, elle présente de sérieuses limites, comme je vais tenter de le montrer.

Il commence en soulignant qu'il rejette l'idée d'une continuité entre Lénine et Staline, contre le postulat central partagé par les staliniens et par les courants de droite, aussi bien que par quelques anarchistes. Guérin affirme son admiration pour la stratégie révolutionnaire qui a abouti à la première révolution ouvrière réussie en Octobre 1917³³. (Après avoir publié ce démenti introductif en 1957, 1959 et 1969, Guérin ne le reprend pas dans l'édition de 1984 de *A la recherche d'un communisme libertaire*. Que ce soit parce qu'il pense que le débat était devenu obsolète ou parce qu'il accepte désormais un degré de continuité entre Lénine et Staline, il est impossible de le déterminer).

Après une brève évocation du mouvement socialiste depuis Babeuf, Guérin met l'accent sur la critique du *Que faire ?* de Lénine de 1902. Le tiers décisif de l'article est consacré à une critique de ce qu'il présente comme un texte central. Cependant, sa présentation de l'argumentation de Lénine n'est pas toujours précise. Ainsi, il accuse Lénine d'une admiration mal contenue pour le *narodnik* Tkatchev, quand la seule référence à Tkatchev dans *Que faire ?* lui attribue ironiquement une importance en opposition avec un de ses disciples des derniers jours, en référence à la formulation sarcastique de Marx sur la première fois comme tragédie et la seconde comme farce³⁴.

Guérin donne une importance particulière à l'usage que fait Lénine dans *Que faire ?* d'une formulation de Kautsky : « *Ainsi la conscience socialiste est introduite dans le*

³¹ D. Guérin « Lénine ou le socialisme par en haut », *Les lettres nouvelles*, n° 55, déc. 1957, pp. 749-768.

³² Guérin, *Jeunesse du socialisme libertaire*, pp. 91-119 ; *Pour un marxisme libertaire*, pp. 129-188 ; *A la recherche d'un communisme libertaire*, pp. 79-92.

³³ Guérin, *Jeunesse...*, p. 91.

³⁴ Guérin, *Jeunesse...*, pp. 27-28 ; Lénine, *Collected Works*, Moscow, 1960ff, V, pp. 510-511. Les citations de Lénine sont traduites de l'anglais par le traducteur et peuvent donc différer de celles disponibles dans l'édition française [Ndt].

combat de classe prolétarien de l'extérieur... et ne surgit pas spontanément en son sein »³⁵. En fait, Lénine cite une pleine page de Kautsky, ce qui donne une position un peu plus nuancée. Mais Guérin cite seulement la phrase seule qui semble laisser penser à la première lecture que la classe ouvrière n'est pas en mesure de réussir sa propre auto-émancipation. Pour lui, la formulation de Lénine conduit inévitablement à une conception autoritaire et jacobine du parti, comme groupe de révolutionnaires professionnels se tenant à l'extérieur de la classe ouvrière.

Mais en adoptant la méthode d'un historien de la philosophie, en déduisant la théorie et la pratique de Lénine d'un seul texte clé, Guérin ignore le fait que Lénine avait exprimé fréquemment des positions assez différentes à la fois avant et après la publication de *Que faire ?* Guérin n'expliqua jamais sa méthodologie, qui privilégiait quelques textes au détriment d'autres, les considérant comme la clé d'une essence de la pensée de Lénine.

Dans un article non publié sur les grèves de 1899, Lénine avait déjà avancé que « *chaque grève entraîne vigoureusement l'idée du socialisme dans la conscience ouvrière* »³⁶. En 1910, résumant les leçons de la révolution de 1905, il explique : « *Le Capital rassemble les travailleurs en grande masse dans de grandes villes, les unissant, leur apprenant à agir ensemble. A chaque étape, les travailleurs font face à leur principal ennemi - la classe capitaliste. En combattant cet ennemi le travailleur devient un socialiste, en arrive à réaliser la nécessité d'une complète reconstruction de toute la société* »³⁷.

De plus, Guérin suppose que le passage de Kautsky, cité par Lénine, était jacobin et autoritaire (cela d'autant plus que l'évolution politique de Kautsky après 1914 tendait à le discréditer aux yeux de la plupart des révolutionnaires). Il lui échappa ainsi que Lénine développait un argument très important. Ainsi qu'il l'écrivit dans *Que faire ?* : « *Mais pourquoi... le mouvement spontané, le mouvement qui suit la ligne de moindre résistance, conduit-il à la domination de l'idéologie bourgeoise ? Pour la simple raison que l'idéologie bourgeoise est bien plus ancienne que l'idéologie socialiste, c'est-à-dire est beaucoup plus développée et a donc à sa disposition des moyens de dissémination sans commune mesure* »³⁸. (Si Lénine avait vécu assez pour connaître Rupert Murdoch, il n'aurait certainement pas bougé l'italique de l'expression *sans commune mesure*).

La réponse de Lénine était que les socialistes devaient combattre vigoureusement pour leurs idées, pour défier les avantages énormes de leurs opposants. Mais c'est précisément ce que fit Guérin durant plus de six décades d'une écriture et d'une agitation permanente en défense de la libération humaine (Peut-être que si Lénine avait utilisé le mot « automatique » plutôt que « spontané », cette histoire aurait été plus claire. Manifestement, la classe ouvrière ne devient pas *automatiquement* socialiste comme l'alternative de Luxembourg *Socialisme ou barbarie* nous le rappelle).

De plus, c'est un fait historique indéniable que la théorie socialiste était formulée par des intellectuels et non des ouvriers. Il y avait une raison simple à cela : « *Le mouvement autonome des masses est aveugle et inconscient, car les travailleurs manuels, attachés de l'aube au crépuscule à leur dur labeur, épuisés par la fatigue musculaire et les tâches*

³⁵ Guérin, *Jeunesse...*, p. 95 ; Lénine, *Collected Works*, V, pp. 383-384. Guérin fournit le passage complet de Kautsky comme cité par Lénine dans Rosa Luxembourg, pp. 109-110.

³⁶ Lénine, *Collected Works*, IV, p. 315.

³⁷ Lénine, *Collected Works*, XVI, pp. 301-302.

³⁸ Lénine, *Collected Works*, V, p. 386.

domestiques, sont laissés systématiquement dans l'ignorance par la classe dominante, ou dupé par elle le jour où elle ne peut plus les empêcher d'ouvrir les portes du savoir, manquant des loisirs nécessaires et des moyens d'investigation, dépassant rarement les préoccupations du pain quotidien, formulant avant tout des revendications de caractère purement économique »³⁹

L'auteur de ces lignes n'est pas Lénine mais Guérin lui-même, dans sa préface de 1944 à *La lutte de classes*. Il est difficile de comprendre comment il aurait pu rompre avec cette irréfutable logique.

Ajoutons que Guérin ne procède pas à la contextualisation de *Que faire ?* Premièrement, il a relativement peu à dire sur les conditions très spécifiques des premières années du XX^e siècle en Russie, où les révolutionnaires pouvaient s'attendre à être arrêtés quelques mois après avoir commencé leurs activités. Deuxièmement, il tend à considérer *Que faire ?* comme représentant un exposé définitif sur l'organisation du parti auquel Lénine allait adhérer toute sa vie. Il ne parvient donc pas à considérer que ce livre exprime seulement un court épisode dans l'évolution complexe de Lénine durant plus de 20 ans d'activité révolutionnaire.

Dès 1905, seulement trois ans après *Que faire ?*, Lénine décrit cet ouvrage comme ayant été écrit dans des « conditions totalement différentes, datées »⁴⁰. Des années plus tard, Radek explique que quand il trouvait Lénine en train de relire quelques uns de ses articles de 1903, il riait et disait « c'est très intéressant de lire quels imbéciles nous étions alors »⁴¹. En 1906, loin d'en appeler à une organisation de révolutionnaires professionnels, Lénine affirme qu'il était nécessaire : « d'élargir le Parti avec l'aide des éléments prolétariens »⁴². Juste avant la guerre de 1914 il demande que « le journal du parti cherche des travailleurs pour qu'ils prennent part régulièrement aux travaux d'écriture »⁴³. Et tandis que Guérin note les premières critiques de Trotsky sur les conceptions du parti de Lénine dans *Nos tâches politiques*, il aurait bien pu citer le commentaire de Lénine selon lequel : « Le journal des travailleurs de Trotsky est le journal de Trotsky pour les travailleurs, car il ne présente aucun signe ni d'initiatives de travailleurs ni de la moindre connexion avec les organisations ouvrières »⁴⁴.

Pierre Broué a noté que *Que faire ?* « est la bible du bolchévisme considéré comme un nouveau courant, aussi bien pour les staliniens que pour les anticommunistes. Pourtant, rien ne nous autorise à penser qu'il en était ainsi pour les bolchéviques ou dans l'esprit de Lénine lui-même »⁴⁵. La réalité branlante de l'organisation bolchévique à certaines périodes était assez éloignée des concepts de Lénine, avec des groupes locaux ayant peu de contact entre eux ou avec la direction. Comme l'a commenté Tony Cliff : « Quel incroyable fossé entre le concept de Lénine d'un parti centralisé et la situation des bolchéviques en 1917 »⁴⁶. En bref, l'idée du léninisme comme un ensemble de principes cohérent et inamovible sur l'organisation est un mythe, un produit du stalinisme et, dans

³⁹ D. Guérin, *La Révolution française et nous*, Paris, 1976, p. 168.

⁴⁰ Lénine, *Collected Works*, X, p. 20.

⁴¹ Cité dans T. Cliff, *Lenin*, vol. II, London, 1976, p. 168.

⁴² Lénine, *Collected Works*, XI, p. 358.

⁴³ Lénine, *Collected Works*, XXXVI, p. 283.

⁴⁴ Lénine, *Collected Works*, XX, p. 328.

⁴⁵ P. Broué, *Le parti bolchévique*, Paris, 1971, p. 44.

⁴⁶ Cliff, *Lenin*, II, p. 157.

une moindre mesure, de la position trop défensive des trotskystes. Déjà en 1904, Lénine répondait aux critiques de Rosa Luxembourg de *Un pas en avant, deux pas en arrière* en constatant que : « *La camarade Luxembourg... suppose que je défends un système d'organisation contre un autre. Mais en fait ce n'est pas le cas. De la première à la dernière page de mon livre, je défends les principes élémentaires de n'importe quel système d'organisation du parti. Mon livre ne traite pas de la différence entre un système d'organisation ou un autre, mais comment chaque système doit être maintenu, critiqué et rectifié d'une manière consistante avec l'idée de parti* »⁴⁷.

Guérin admet que Lénine montrait « *une étonnante flexibilité d'esprit, un sens de l'opportunité rarement en défaut, une faculté de se déjuger et de changer brusquement son fusil d'épaule qui assouplissaient la raideur militaire et bureaucratique de l'appareil par lui formé* »⁴⁸. Mais au lieu d'illustrer cette flexibilité, Guérin ajoute simplement qu'elle avait son revers, en ce sens que la domination de Lénine empêche ses camarades de développer une direction indépendante.

Lénine au pouvoir

Après une analyse des critiques de la théorie organisationnelle de Lénine, notamment par Trotsky et Luxembourg, Guérin passe directement à 1917, ne donnant aucun compte rendu de la manière dont Lénine modifia sa théorie de l'organisation à la lumière de la révolution de 1905 ou du tournant de 1912 dans la lutte en rendant possible la publication d'un quotidien. Il insiste alors sur ce qui était alors le plus important travail de Lénine, *L'Etat et révolution*, qu'il écrivit en 1917, peu de temps avant que les bolchéviques ne s'emparent du pouvoir.

Comme le notait Alfred Rosmer, qui vint au bolchévisme par le syndicalisme révolutionnaire, quand *L'Etat et la révolution* fut publié pour la première fois en France en 1919, il provoqua des réactions très contrastées au sein de la gauche française : « *Lénine... était honni par les théoriciens des partis socialistes qui se réclamaient du marxisme : « ce n'est pas du marxisme » s'écriaient-ils, c'est un mélange d'anarchisme, de blanquisme –du 'blanquisme à la sauce tartare', écrivait l'un d'eux pour faire un mot d'esprit. Par contre, ce blanquisme et sa sauce étaient pour les révolutionnaires situés hors du marxisme orthodoxe, syndicalistes et anarchistes, une agréable révélation* »⁴⁹.

Pour Guérin, cependant, les formulations de Lénine étaient de simples faux semblants : apparemment il « *commence par se poser en libertaire* » tandis que dans les faits il en appelle à « *un Etat omnivore* »⁵⁰. Il devient rapidement clair à la lecture des textes de Guérin que le seul crime de Lénine était de soutenir l'idée qu'une période de transition était nécessaire entre l'Etat capitaliste actuel et la disparition finale de l'Etat. Guérin opposait la réalité du pouvoir bolchévique dans une société économiquement retardée, affaiblie par la guerre et menacée par l'intervention étrangère, à une hypothétique révolution anarchiste dans laquelle l'Etat pourrait disparaître sans aucun besoin d'une période de transition. Bien sûr, Guérin ne pouvait fournir aucun exemple historique d'un

⁴⁷ Lénine, *Collected Works*, VII, p. 472. Cette citation se trouve également dans Guérin, *Rosa Luxembourg*, pp. 123-124 .

⁴⁸ Guérin, *Jeunesse...*, p. 104.

⁴⁹ A. Rosmer, *Moscou sous Lénine*, Paris, 1953, p. 71.

⁵⁰ Guérin, *Jeunesse...*, p. 110 et 113.

Etat aboli dans la nuit, pas plus qu'il ne proposait la moindre suggestion sur la manière dont d'authentiques libertaires s'y seraient pris avec une opposition contre révolutionnaire intérieure. Malheureusement Bakounine n'eut jamais l'occasion de montrer comment on pouvait faire, avec ce résultat : il mourut les mains propres. Peter Sedgwick a noté : « *Le vice cardinal du texte anarchiste est que, après tout (même plus que la plupart d'entre nous), il évalue les autres idéologies en termes de réussite et sa propre philosophie dans les termes de ses principes : voilà ce qu'ils font, voici ce que nous disons* »⁵¹.

Guérin en vint ainsi à argumenter qu'en 1922 Lénine voulait proposer que « *La construction de la société soit confiée, non aux seuls communistes, mais à la bourgeoisie ou aux intellectuels du camp de la bourgeoisie, plus cultivés que les communistes !* »⁵². Cette proclamation était prouvée par une référence à une citation de Lénine, donnée dans une note de bas de page dans une édition des écrits de Proudhon. La même référence apparaît dans les quatre versions publiées de l'article. Guérin était un homme occupé, mais il est étonnant qu'entre 1957 et 1984 il n'ait jamais trouvé le temps de vérifier la source originale de cette citation dans les œuvres complètes de Lénine.

Si Guérin avait trouvé le temps pour lire en entier la contribution de Lénine au XI^e congrès du PCR(B), il aurait découvert que les choses étaient un peu plus complexes. Lénine défendait alors la NEP. Il n'avait aucune illusion sur l'aide que la bourgeoisie lui apporterait pour construire le communisme : « *Les capitalistes agissent à côté de nous. Ils agissent comme des voleurs, ils font du profit, mais ils savent comment faire les choses* ». Contre ça, Lénine reconnaissait amèrement que « *Nous communistes... ne pouvons diriger l'économie* ». Au même moment, il pressait les auteurs marxistes d'écrire des livres pour l'éducation de la nouvelle génération en matière de sciences sociales, afin de remplacer la « *vieille pourriture capitaliste* »⁵³

Aujourd'hui, il est possible d'avoir des appréciations variées de la NEP. Ce qui semble plus difficile à affirmer est que cette reconnaissance que les communistes ne pouvaient pas diriger l'économie découle logiquement de la croyance supposée de Lénine que le parti doit se substituer à la classe. L'affirmation que tout aurait dû être laissé à la spontanéité ouvrière ne correspond guère avec cette réalité que, à la fin de la guerre civile, selon les mots récents d'un historien, la classe ouvrière s'était « dissoute ». En 1921, la classe ouvrière était réduite à un tiers de ce qu'elle représentait en 1917. Aucun argument de rhétorique prolétarienne ne pouvait écarter ce constat⁵⁴.

Dans son étude de 1965 sur l'anarchisme, Guérin semble plus conscient des aspects positifs de *L'Etat et la révolution*. Il le décrivait comme un bouquet offert aux anarchistes « *dans lequel les épines étaient mélangées aux fleurs* ». Il note qu'en 1918, à la fois au troisième congrès des soviets et au congrès des syndicats, Lénine parla positivement de l'anarchisme et reconnut que les anarcho-syndicalistes déclaraient que les bolchéviques avaient abandonné l'idéologie marxiste et étaient devenus une variété d'anarchistes. Pour autant, il soulignait les contradictions, décrivant *L'Etat et la révolution*, comme « *un miroir où se reflète l'ambivalence de la pensée de Lénine* ». Même s'il

⁵¹ P. Sedgwick, « Victor Serge and Socialism », *International Socialism*, 14 (Autumn 1963), p. 19.

⁵² Guérin, *Jeunesse...*, pp. 112-113.

⁵³ Lénine, *Collected Works*, XXXIII, pp. 273, 312.

⁵⁴ M. Haynes, *Russia*, London, 2002, pp. 51 et 53.

considère cela comme « *l'apogée de la période libertaire de Lénine* », il note que les anarchistes russes avaient raison d'avertir les travailleurs de rester sur leur garde⁵⁵.

Guérin conclut son étude de Lénine en avançant l'idée que la fin de la démocratie soviétique et l'établissement d'un Etat fort en Russie avaient certainement des fondements objectifs dans les terribles difficultés auxquelles étaient confrontés les bolchéviques, mais qu'il y avait également des raisons subjectives qui pouvaient être rapportées à l'autoritarisme politique de Lénine. Il développe cette idée en s'appuyant sur quelques citations de Bakounine qui semblaient soutenir son argumentation avec des références apparemment prophétiques sur « la bureaucratie rouge », etc.⁵⁶. En cherchant à réhabiliter le vieil opposant à Marx, Guérin était fidèle à son objectif de dépasser la vieille opposition entre le marxisme et l'anarchisme.

Pourtant, en comparaison de la réussite de Lénine dans le développement du Parti Bolchévique d'une secte étroite à un parti de masse d'un quart de million de membres, les réalisations organisationnelles de Bakounine apparaissaient assez maigres. Sa déclaration d'abolition de l'Etat à Lyon en septembre 1870 n'aboutit à rien et ainsi que l'a noté un de ses biographes : « *on ne pouvait imaginer une organisation révolutionnaire plus rigidement centralisée, autoritaire que celle que Bakounine proposa comme arme pour envisager la destruction de tout autoritarisme* »⁵⁷.

De plus, ainsi que Guérin l'a montré ailleurs avec son honnêteté caractéristique, les épigones de Bakounine n'ont pas particulièrement réussi à développer des formes d'organisation alternatives au léninisme : « *Cependant, les anarchistes espagnols ressentiront, à leur tour, la nécessité d'organiser une minorité consciente idéologique, la Fédération anarchiste ibérique, au sein de leur vaste centrale syndicale, la Confédération nationale du travail, afin d'y combattre les tendances réformistes de certains syndicalistes « purs », aussi bien que les manœuvres des affidés de la « dictature du prolétariat ». S'inspirant des recommandations de Bakounine, la FAI s'efforcera d'éclairer plutôt que de diriger, et, aussi, la conscience libertaire relativement élevée de nombreux éléments de base de la CNT l'aidera à ne pas tomber dans les excès des partis révolutionnaires « autoritaires ». Toutefois, elle jouera assez médiocrement son rôle de guide, maladroitement dans ses velléités de mise en tutelle des syndicats, flottante dans sa stratégie, plus riche en activistes et en démagogues qu'en révolutionnaires conséquents tant sur le plan de la théorie que sur celui de la pratique. Les rapports entre la masse et la minorité consciente forment un problème dont la solution n'a pas encore été pleinement trouvée, même par les anarchistes, et sur lequel le dernier mot ne semble pas avoir été dit* »⁵⁸.

Par-dessus tout, on devrait songer à ne pas traiter les formulations de 1902 de Lénine comme s'il s'agissait d'un constat philosophique définitif et immuable.

⁵⁵ Guérin, *L'anarchisme*, pp. 89, 100-102.

⁵⁶ Guérin, *Jeunesse...*, pp. 115-119.

⁵⁷ H. Draper, *Karl Marx's Theory of Revolution-IV : Critique of other Socialisms*, New York, 1990, pp. 140-141, citant AP Mendel, *Michael Bakunin : Roots of Apocalypse*, New York, 1981, p. 306.

⁵⁸ Guérin, *L'anarchisme*, pp. 44-45.

La gauche des années trente

Guérin était toujours un homme d'action aussi bien qu'un écrivain et un penseur, et sa critique du léninisme s'accrut de sa propre expérience des organisations de la gauche française. Son évolution à l'égard de la position de Lénine peut être attribuée au moins autant à son expérience pratique des organisations de gauche qu'à une argumentation théorique et historique.

Depuis les années 30, deux courants de la gauche française se présentent comme léninistes. D'un côté se trouve le PCF, pendant de nombreuses années un des partis staliniens les plus rigides du monde (ce n'est qu'en 1973 que le PCF reconnût l'authenticité du « rapport secret » de Kroutchev de 1956). Même après 68 la doctrine communiste tend à s'appuyer sur les statuts formels développés dans *Que faire ?* Georges Cogniot condamne comme « opportunistes » ceux qui « exaltent l'élément spontané du mouvement ouvrier », argumentant que « le Parti a pour tâche essentielle d'apporter la connaissance scientifique à la classe ouvrière » et que « Le dénigrement de *Que faire ?* est un trait constant de l'opportunisme »⁵⁹. Ainsi en insistant sur la place centrale de *Que faire ?* Guérin ne fait que refléter une position qui était de sens commun dans les cercles staliniens.

Une telle invocation de l'autorité est à peine surprenante. Pour admettre la simple vérité historique que Lénine avait adapté la forme de l'organisation nécessaire aux circonstances concrètes changeantes aurait impliqué, pour les communistes d'aujourd'hui, de repenser en permanence leurs propres formes organisationnelles au lieu de s'appuyer sur une direction sanctifiée par une succession apostolique. « Le centralisme démocratique » était utilisé pour manifester un accord permanent à l'égard d'une ligne unanimement approuvée. Dans un de ses romans, Jean Kanapa présente un député communiste, interrogé pour savoir s'il y avait des désaccords aux réunions du Parti. Il réplique : « Non, il n'y a pas de contradicteurs. La politique du Parti, elle est sans faille. Personne de bonne foi ne peut y trouver une fissure où s'accrocher. Pas de faille. Quand on l'a expliquée honnêtement... »⁶⁰. On ne s'étonnera pas que Guérin ait détesté un tel autoritarisme bureaucratique et qu'il ait approuvé la formule du stalinisme comme « la syphilis du mouvement ouvrier »⁶¹.

Dans les cercles trotskystes s'exprimait souvent un refus similaire d'une évaluation critique de la pensée de Lénine. Trotsky, sachant que ses critiques de jeunesse de Lénine et son adhésion tardive au Parti bolchévique seraient utilisés contre lui par ses ennemis staliniens, insistait beaucoup sur son orthodoxie léniniste. Pendant un temps, ses supporters ont exhibé le label redondant de « Bolchevique-Léninistes ». Isolés et attaqués par les staliniens, ils étaient contraints à la défensive⁶².

Des années 1930 à 1968 le trotskysme français a toujours constitué un phénomène marginal, impliquant au mieux quelques centaines de militants. Pourtant, il n'était pas sans influence sur quelques secteurs de la gauche. Même si Guérin éprouvait une grande

⁵⁹ G. Cogniot, *Présence de Lénine*, Paris, 1970 ; II., pp. 86-92.

⁶⁰ J. Kanapa, *Question personnelle*, Paris, 1956, p. 334.

⁶¹ D. Guérin, *Front populaire, révolution manquée*, Paris, 1963, p. 14.

⁶² Il y avait néanmoins quelques exceptions. Voir la citation de Pierre Broué à la note 45.

admiration pour la personne de Trotsky qu'il avait rencontré en 1933, il maintint toujours une distance critique en regard des nombreuses positions tactiques de Trotsky.

Pour sa part, Guérin était adhérent à l'organisation de masse du Parti socialiste SFIO. Ce dernier admettait en son sein l'existence de fractions et en 1935 Guérin était impliqué dans la formation de la plus à gauche de ces tendances, la Gauche révolutionnaire (GR) dirigée par Marceau Pivert. Guérin demeura à la gauche de la gauche ; il était le seul membre du comité directeur de la Gauche révolutionnaire qui vota contre la prise de responsabilité gouvernementale de Pivert dans le gouvernement de Front populaire⁶³. Guérin pensait que la GR constituait l'embryon d'un parti révolutionnaire⁶⁴ et en 1938 il accueillit favorablement la perspective que la GR soit exclue de la SFIO et devienne clairement un parti révolutionnaire⁶⁵. Pivert, de manière typiquement centriste, prétendait que la SFIO était déjà un parti révolutionnaire.

Quand la GR fut exclue de la SFIO en 1938, Guérin devint une des figures dirigeantes du nouveau Parti socialiste ouvrier et paysan (PSOP). Le PSOP était loin d'être un parti léniniste, que ce soit sur le plan pratique ou dans sa politique, mais Guérin était un de ceux qui défendaient vigoureusement en son sein qu'il pouvait devenir un véritable parti révolutionnaire. En mars 1939, il avance que la guerre est inévitable et qu'il est nécessaire de « *liquider les illusions pacifistes, intégrer dans le PSOP toutes les minorités révolutionnaires, reposer la question d'une nouvelle internationale, se préparer à passer à la clandestinité* ». Il était aussi un des principaux défenseurs du défaitisme révolutionnaire dans l'éventualité de la guerre⁶⁶. Guérin relate lui-même que dans cet objectif, il cherchait le soutien du « mince contingent » des membres de la Quatrième Internationale dans le PSOP⁶⁷.

Durant la même période Guérin maintient des liens étroits avec les syndicalistes révolutionnaires survivants rassemblés autour du journal *La révolution prolétarienne*. Son principal dirigeant, Pierre Monatte, avait été un léniniste à contre-cœur durant sa courte période d'adhésion au PCF et avait refusé de nouer des liens avec le trotskysme. Il cherchait au contraire à construire un noyau de camarades idéologiquement proches autour d'une publication à la manière de *La vie ouvrière* d'avant 1914. De la même manière que les militants syndicalistes formaient une minorité active au sein de la classe, le noyau était une minorité parmi la minorité⁶⁸.

Guérin rappelait que durant les grèves et les occupations d'usines de 1936 -sous l'influence des traditions syndicales de la Charte d'Amiens- il maintint la séparation entre le politique et le syndicalisme et ne fit aucun effort pour développer les idées politiques dans les réunions syndicales : « *Dans ma modeste sphère d'activité, au Comité intersyndical des Lilas, je me suis gardé de politiser les grèves. Je ne croyais pas possible, en adoptant une attitude intéressée, de gagner la confiance des masses ouvrières qui déferlaient vers les syndicats. Il eût été contraire à ma nature, et, au surplus, aussi malhonnête que maladroit de profiter d'une fonction syndicale pour faire du battage en faveur du Parti, ou de la tendance, à laquelle j'appartenais. J'ai respecté*

⁶³ *Front populaire...*, p. 113.

⁶⁴ *Front populaire...*, pp. 81-99.

⁶⁵ J. Kergoat, *Marceau Pivert, socialiste de gauche*, Paris, 1994, p. 131.

⁶⁶ Kergoat, *Marceau Pivert...*, p. 151, p. 156.

⁶⁷ Guérin, *Le feu du sang*, p. 44.

⁶⁸ C. Chambelland, *Pierre Monatte, une autre voix syndicaliste*, Paris, 1999, pp. 147-154.

scrupuleusement l'indépendance du syndicalisme et les travailleurs dont j'avais la charge n'ont jamais eu l'occasion de suspecter mes intentions ou mes propos ».

En pratiquant ainsi, il était diamétralement opposé à Lénine qui écrivait qu'il n'y avait pas de séparation entre l'économique et le politique. Plus tard, Guérin reconnut que cette position avait en fait représenté une erreur politique majeure : « *Nous avons joué trop scrupuleusement le jeu de la légalité syndicale. Nous n'avons pas osé lui substituer un embryon de légalité nouvelle : celle des « soviets ». Dix-huit mois s'écouleront avant que la réflexion et le recul me permettent de mûrir, puis de rédiger un mea culpa* »⁶⁹.

La guerre

En 1939, tout changea. Le pacte Hitler-Staline et le déclenchement de la guerre produisirent une crise politique : à l'été 1940 le PSOP s'était, selon les mots de Maurice Jaquier, « *littéralement volatilisé* »⁷⁰. Un comité clandestin de quatre personnes avait été mis en place par Pivert juste avant le déclenchement de la guerre. Mais au début de septembre, deux de ses membres étaient à l'étranger et un en prison⁷¹. En 1940, Marceau Pivert en était réduit à supplier le général De Gaulle d'organiser le parachutage de la propagande socialiste sur la France occupée⁷².

La révolution prolétarienne suspendit sa publication au déclenchement de la guerre. Monatte et ses amis ne purent tout simplement pas répéter leur courageuse opposition à la guerre de 1914, mais ils n'avaient pas d'alternative stratégique à offrir⁷³. Ainsi que le raconte David Berry, les organisations anarchistes, affaiblies par la répression en 1939 « *n'étaient pratiquement pas préparées pour faire face à la guerre ou l'occupation et disparurent tout simplement, ainsi que le firent leurs journaux* »⁷⁴. Des regroupements éphémères comme celui autour de Sartre, *Socialisme et liberté* ne purent survivre à la situation d'entrée en Résistance du PCF après l'invasion de la Russie. En dehors du PCF, les seules organisations qui déployaient une réelle activité furent les adeptes du léninisme, c'est à dire les trotskystes. Ils réussirent à aller contre la tendance naturelle du trotskysme : au lieu de se déchirer, trois organisations trotskystes s'unifièrent en 1944 en une seule organisation, le Parti communiste internationaliste (PCI).

Guérin retourna en France en 1942 après un séjour en Norvège et dans un camp d'internement allemand. (Selon Jacques Kergoat, il avait été « fugacement » membre de la Quatrième Internationale à Oslo au début 1940⁷⁵). Il trouva une Résistance dominée par un PCF défendant le nationalisme (« *A chacun son boche* ») et le Front populaire. Son rejet d'une telle politique le motiva sans aucun doute pour finir *La lutte de classes*. Mais, en même temps il était intéressé par une coopération avec les trotskystes. Comme il l'écrivit plus tard : « *C'est l'honneur des trotskystes français... de chercher à fraterniser avec les soldats allemands, alors que d'autres se bornent à les agresser dans le dos* »⁷⁶.

⁶⁹ *Front populaire*..., pp. 127, 129.

⁷⁰ Kergoat, *Marceau Pivert*..., pp. 162-166.

⁷¹ Y. Craipeau, *Contre vents et marées*, Paris, 1977, p. 43.

⁷² *Front populaire*..., pp. 311-315.

⁷³ Chambelland, *Pierre Monatte*..., pp. 170-175.

⁷⁴ D. Berry, *A History of the French Anarchist Movement, 1917-1945*, Westport CT, 2002, p. 256.

⁷⁵ Kergoat, *Marceau Pivert*..., p. 178.

⁷⁶ Guérin, *Le feu du sang*, pp. 100, 108-109.

Il coopère avec Martin Widelin qui publiait un journal en allemand, *Arbeiter und Soldat*, destiné aux troupes d'occupation : une forme de fraternisation de classe diamétralement opposée au nationalisme étroit du PCF. Les formes léninistes d'organisation semblèrent prouver leur validité dans les difficiles circonstances du temps. Cela permet d'expliquer l'attitude relativement sympathique à l'égard du léninisme exprimée dans la première édition de *La lutte de classes*.

L'après-guerre

Après la guerre, les choses changèrent. Les trotskystes avaient dû faire face aux diffamations et pire même de la part des staliniens⁷⁷. En réponse, de nombreux trotskystes retombèrent dans les travers du « trotskysme orthodoxe » : au lieu d'explorer les réalités du passé en vue de développer de nouvelles stratégies pour le futur, ils se figèrent dans une posture défensive défendant le moindre aspect du bolchévisme et du trotskysme contre la moindre critique. Cela était en complète opposition avec la propre capacité de Lénine – ainsi qu'il le manifesta en avril 1917 – de saisir la réalité d'une situation changeante et de reconstruire sa stratégie en fonction.

En décembre 1946, Guérin arriva aux Etats-Unis pour un séjour de deux ans, durant lequel il fut rien moins qu'impressionné par le SWP et son rival le WP, les voyant tous deux imprégnés par le léninisme : « *SWP et WP ne se ressemblent que sur un point, ils n'ont en commun qu'un seul et même péché originel, ils ont bu à la même mamelle : la conception léniniste du parti révolutionnaire ultracentralisé* »⁷⁸.

Guérin est choqué par de nombreux aspects de la pratique du SWP – la manière dont les permanents envoient des rapports exagérés de leurs résultats, et l'attitude puritaine à l'égard du sexe et de la drogue. Par-dessus tout, il est consterné par ce qu'il considère comme des concessions au racisme, quand il fut dit à un militant noir qu'il déconsidérerait le parti en cohabitant avec une femme blanche, ou quand le parti ne lutta pas contre la discrimination raciale dans le syndicat des marins internationaux car il souhaitait des emplois pour ses propres membres (blancs)⁷⁹. Guérin conclut que : « *Ce sont les trotskystes américains qui, malgré leur indéniable militantisme, m'ont fait cesser, pour toujours, de croire aux vertus des partis révolutionnaires de type autoritaire et léniniste* »⁸⁰.

Cependant, aussi déplorable soient quelques uns des aspects du trotskysme américain, Guérin ne réussit pas à faire la démonstration que ces derniers étaient le produit des principes léninistes d'organisation.

Ailleurs, il avance que c'est en lisant Bakounine au moment de la brève éclosion des conseils de travailleurs en Hongrie qu'il devint « *pour toujours allergique à toute version de socialisme autoritaire, qu'il se nomme jacobin, marxiste, léniniste, trotskiste* »⁸¹. Sans aucun doute, chacune de ces expériences jouèrent leur rôle en déterminant son évolution.

⁷⁷ En ce qui concerne l'assassinat des trotskystes français durant la seconde guerre mondiale, voir Broué P. et Vacheron R., *Meurtres au maquis*, Paris, 1977.

⁷⁸ Guérin, *Le feu du sang*, p. 149.

⁷⁹ Guérin, *Le feu du sang*, pp. 150-152, p. 169, p. 176.

⁸⁰ Guérin, *Le feu du sang*, p. 152.

⁸¹ Guérin, *A la recherche d'un communisme libertaire*, p. 9.

En France, le PCI, confronté en 1948 au développement rapide du Rassemblement démocratique révolutionnaire (RDR), dirigé par Sartre et Rousset, avait préféré opposer sa propre justesse programmatique au mouvement réel impliquant des milliers de gens. Il souffrit d'une scission désastreuse, perdant la moitié de ses membres (Le RDR déclinait déjà quand Guérin retourna en France en 1949, et il ne le mentionne pas dans son autobiographie. Il est cependant difficile d'imaginer que s'il avait été en France au début 1948 il n'aurait pas soutenu le RDR). Quelques années plus tard, le PCI connut une nouvelle scission catastrophique sur la question de l'entrisme dans le PCF.

La guerre d'Algérie

Au tout début de la guerre d'Algérie, le 8 novembre 1954, le PCF publie une déclaration invoquant « *l'enseignement de Lénine* » et condamnant « *le recours à des actes individuels susceptibles de faire le jeu des pires colonialistes* »⁸². Dans le même temps, les trotskystes sont plus ou moins invisibles ; le nombre total de trotskystes organisés en France est de l'ordre de la centaine. Dans la première année de guerre, ce sont les anarchistes, avec peut-être plus de trois cents militants, qui animent les luttes. Un de leurs militants, Pierre Morain, est condamné à la prison pour avoir publié son opposition à la guerre⁸³.

Guérin est impliqué dans la première tentative de tenir un meeting contre la guerre d'Algérie, appelé en décembre 1954 par la Fédération communiste libertaire (FCL) et le PCI (tendance Lambert), mais interdit par le Ministre de l'Intérieur François Mitterrand⁸⁴. Même si Guérin coopère fréquemment avec les trotskystes dans l'opposition à la guerre, il a de sérieuses divergences politiques avec bon nombre d'entre eux. Les sympathies de Guérin vont au MNA de Messali Hadj plutôt qu'au FLN, qu'il décrit comme « jacobin »⁸⁵. Cependant, il admet scrupuleusement que les différences programmatiques entre les deux sont minimes et il cherche la réconciliation quand le conflit entre les deux mouvements de libération devient de plus en plus sanglant⁸⁶. Ce que Guérin décrit comme « la secte trotskyste groupée autour de Pierre Lambert »⁸⁷ soutient le MNA, mais d'une manière qu'il considère comme paternaliste et sectaire. Pendant ce temps, l'autre courant trotskyste, le PCI (tendance Frank) surenchérit en soutenant de toute son énergie le FLN⁸⁸. En tout les cas, le PCI-Frank est engagé dans un tel entrisme qu'il est effectivement invisible. Quand le jeune Alain Krivine commence à s'intéresser aux idées trotskystes, il ne sait pas que son propre frère jumeau Hubert est en fait un entriste trotskyste au sein du PCF⁸⁹.

Les années suivantes virent l'émergence de la *La Voie communiste* (VC). Trouvant son origine dans un groupe d'oppositionnels du PCF, la VC se transforme en groupe organisé autour d'une publication à laquelle Guérin contribue. Le développement de cette forme

⁸² Guérin, *Quand l'Algérie...*, p. 67.

⁸³ S. Pattieu, *Les camarades des frères : trotskistes et libertaires dans la guerre d'Algérie*, Paris, 2002, pp. 39-50, 78.

⁸⁴ Guérin, *Quand l'Algérie...*, p. 82.

⁸⁵ Guérin, *Quand l'Algérie...*, p. 182.

⁸⁶ Guérin, *Quand l'Algérie...*, en particulier les pp. 58, 82.

⁸⁷ Guérin, *Quand l'Algérie...*, p. 81.

⁸⁸ Guérin, *Quand l'Algérie...*, pp. 81-82.

⁸⁹ C. Nick, *Les trotskistes*, Paris, 2002, pp. 227-228.

plus relâchée et ouverte d'organisation provoque quelques difficultés pour les trotskystes travaillant en son sein, quelques uns, dont Denis Berger, auparavant membre du Bureau Politique, sont exclus du PCI⁹⁰. Ce type d'engagement ne peut que renforcer le scepticisme de Guérin à l'égard du léninisme. Guérin coopère également avec enthousiasme avec de nouvelles publications qui émergent du regroupement de la gauche après la révolution hongroise, en particulier *Arguments* et la *Tribune marxiste*⁹¹. En plus, il adhère au parti de la Nouvelle gauche, l'Union de la gauche socialiste (UGS) et après 1960 au Parti socialiste unifié (PSU), même si plus tard il relata que cette adhésion était « sans conviction »⁹².

Au même moment, les écrits de Guérin sont adoptés par quelques un des courants qui rompaient avec le trotskysme et la notion léniniste de parti. Le second numéro de *Socialisme ou barbarie*, groupe qui sortit du PCI en 1949, contient un article sur Babeuf qui s'appuie sur *La lutte de classes* de Guérin⁹³. A la fin des années 40, C.L.R. James qui était sur le point de rompre avec le SWP américain, était en train de traduire *La lutte de classes*, même s'il ne fut jamais publié⁹⁴. Plus tard, Claude Lefort de *Socialisme ou barbarie* cite les travaux de Guérin dans sa polémique avec Sartre sur la question de la nécessité d'un parti révolutionnaire, pour montrer comment la conscience prolétarienne s'était formée spontanément dès 1792⁹⁵. En 1965, Daniel Guérin participe à une conférence organisée par *Socialisme ou barbarie* sur le Marxisme aujourd'hui. Un peu plus tard, il loue les situationnistes pour leur « *dépassement libertaire du marxisme* » -même si les situationnistes détenaient un record insurpassé par les trotskystes et les léninistes, celui du nombre de scissions, d'expulsions et de dénonciations mutuelles⁹⁶.

1968, ouverture d'une nouvelle période

1968 entraîne la naissance d'une situation complètement nouvelle. Guérin fut parmi les tous premiers à défendre les étudiants insurgés et appeler tous les travailleurs et intellectuels à exprimer leur soutien⁹⁷. Les événements de 1968 portèrent, quoi que brièvement, les courants marginalisés de la gauche révolutionnaire au centre de la scène politique. Maoïstes (appelés marxistes-léninistes), trotskystes, anarchistes et spontanéistes se fondirent dans une avant-garde brièvement unifiée. Mais au fur et à mesure de la décrue du mouvement, les divisions refirent leur apparition et les débats sur la stratégie et l'organisation impliquèrent une toute nouvelle génération.

La réponse de Guérin à 1968 est clairement contenue dans ses textes précédents. Déjà en 1962, à la fin de la guerre d'Algérie, il écrit un réquisitoire dévastateur sur les partis majoritaires de la gauche française : « *L'incroyable lourdeur de leur appareil, qui accable le militant sous une pyramide d'instances et de formalismes de toutes sortes, le*

⁹⁰ Pattieu, *Les camarades des frères...*, pp. 111-115.

⁹¹ Gottraux, *Socialisme ou barbarie*, p. 273-280.

⁹² Guérin, *Quand l'Algérie...*, p. 169 ; Guérin, *Le feu du sang*, p. 233.

⁹³ J. Léger, « Babeuf et la naissance du communisme ouvrier », *Socialisme ou barbarie*, n° 2, mai-juin 1949, pp. 67-82.

⁹⁴ K. Worcester, *C.L.R. James*, Albany NY, 1996, pp. 101 et 270.

⁹⁵ C. Lefort, « Le marxisme et Sartre », *Les temps modernes*, n° 89, avril 1953, pp. 1541-1570, et particulièrement p. 1545.

⁹⁶ C. Bourseiller, *Histoire générale de l'ultra-gauche*, Paris, 2003, p. 322

⁹⁷ Lire les déclarations publiées dans *Le Monde* des 7 et 8 mai 1968.

vieillesse de leur phraséologie, l'archaïsme de leurs slogans éculés, leur attachement simiesques à des rites traditionnels qui se sont peu à peu vidés de tout contenu les condamnent à la stérilité, à l'inaction, les coupent des masses et de la jeunesse. Leur glas n'est pas loin de sonner »⁹⁸.

La dénonciation passionnée et complètement justifiée de Guérin englobe non seulement l'autoproclamé « léninisme » du PCF, mais également la moribonde SFIO qui se réclamait du marxisme. Cela explique pourquoi il vibra si rapidement pour tout ce qui était positif dans la spontanéité révolutionnaire de Mai 68. Pourtant, cela le conduisit aussi à surestimer la fragilité de la gauche traditionnelle. Le PCF réussit à étrangler le mouvement et des cendres de la SFIO surgit François Mitterrand.

De la même manière, dans la période qui suit 1968, Guérin se recommande de Luxembourg pour souligner le rôle des travailleurs non organisés dans la grève de masse⁹⁹. En effet, ici, il avait clairement raison –sept des dix millions de travailleurs qui entrèrent en grève en Mai 68 n'étaient pas syndiqués. Pourtant, il est également vrai que l'absence d'une opposition radicale au sein des syndicats rendit la tâche des bureaucraties plus facile pour limiter la grève et préparer le retour au travail.

Bien que Guérin proclamât toujours rechercher une synthèse entre le marxisme et l'anarchisme, empruntant aux étudiants italiens le terme « marxisme libertaire », sur le plan organisationnel il évoluait vers l'anarchisme. Mais en ce domaine aussi l'esprit sectaire était loin d'être absent, et il changea ses préférences organisationnelles à plus d'une occasion, passant de l'Organisation communiste libertaire à l'Organisation révolutionnaire anarchiste et ensuite à l'Union des travailleurs communistes libertaires¹⁰⁰. La sexualité politique, thème pour lequel, durant de nombreuses années, Guérin fut une voix isolée¹⁰¹, était désormais portée de manière ouverte dans le débat public. Guérin fut un critique sans concession des groupes trotskystes qu'il pensait particulièrement retardataires sur la question de l'homosexualité « ... dans les milieux « gauchistes », il y a encore des groupes comme les trotskystes de l'OCI –tout à fait hystériques à l'égard de l'homosexualité– ou ceux de Lutte ouvrière qui ne veulent pas comprendre ; même ceux de l'ex-Ligue communiste, malgré un effort consenti du bout des lèvres »¹⁰². (Il faut rappeler néanmoins que dans les années 30, Guérin avait dissimulé son homosexualité à ses camarades politiques¹⁰³). De toute façon, Guérin souhaitait toujours coopérer et débattre avec chacun des courants de la gauche. Il prit la parole plus d'une fois à la fête annuelle de Lutte ouvrière.

La réponse de Guérin à ce qu'il considérait comme la banqueroute de la tradition léniniste fut d'explorer l'histoire du mouvement socialiste à la recherche d'alternatives. Il faut dire dès le départ que, quelles que soient ses limites, le projet était tout à fait intéressant. La réduction de la riche variété de la tradition socialiste à une ligne orthodoxe de grands maîtres -ainsi que cela se passa dans le courant stalinien et, dans une moindre mesure,

⁹⁸ Guérin, « Du club révolutionnaire au parti unique », in *La révolution française et nous*, p. 130.

⁹⁹ Guérin, *Rosa Luxembourg*, p. 59.

¹⁰⁰ Bourseiller, *Histoire générale de l'ultra-gauche*, pp. 485-486, 494 ; 500.

¹⁰¹ D. Guérin, « Le message de délivrance de Kinsey » *France Observateur*, 30 août 1956, p. 14 (et courrier des lecteurs consécutif hostile). Voir aussi D. Guérin, *Shakespeare et Gide en correctionnelle*, Paris, 1959.

¹⁰² D. Guérin, *Son testament*, Paris, 1979, pp. 99-100.

¹⁰³ Sedgwick, « Out of Hiding ... », p. 200.

également chez les trotskystes- se réalisait au détriment de la renaissance d'un courant socialiste en mesure de s'affronter aux réalités d'un monde en mouvement.

La révolution allemande

Deux articles supplémentaires de Guérin inclus dans son volume de 1969 s'intéressent au léninisme. Dans le premier, il se penche sur les problèmes de la révolution allemande dans la période 1919-1933, et évoque l'inefficacité du Parti communiste allemand (KPD)¹⁰⁴. L'objectif de Guérin est de montrer que l'échec tragique du KPD peut être expliqué à la fois par ses conceptions internes de l'organisation et par son inféodation via le Comintern aux intérêts internationaux de la Russie. Tandis que le compte rendu fournissait une explication valide de l'échec du KPD face à la montée au pouvoir d'Hitler, l'analyse des premières années du parti montre que Guérin est animé par son obsessions anti-léniniste, en dépit des faits établis. Ainsi il regrette la scission qui conduisit à l'exclusion de la gauche du parti, tout en oubliant de critiquer le dangereux slogan de cette gauche « Quittez les syndicats ». Mais cela ne pouvait pas être imputé à Moscou, comme le reconnaît d'ailleurs Guérin, puisque Lénine lui-même voulait que le nouveau parti formé (KAPD) devienne une section sympathisante de l'Internationale. Guérin discute donc l'expulsion de Paul Levi pour son opposition au gauchisme. Il aurait pu ajouter que Lénine tenta de passer un accord avec Levi en lui proposant d'écrire dans la presse du parti sous un pseudonyme et de ré-adhérer quelques mois plus tard¹⁰⁵. Il notait que le KPD n'avait pas préparé les travailleurs à la prise du pouvoir en 1923. Mais le réel problème -auquel Guérin ne s'attaqua pas- n'était pas l'intervention de Moscou, mais les glissements de la gauche à la droite et retour de la direction du KPD entre 1919 et 1923, du fait que c'était un parti neuf manquant d'une direction cohérente et expérimentée. Si Rosa Luxembourg avait suivi l'exemple de Lénine en construisant un cadre, le KPD aurait pu ne pas avoir un comportement si erratique. Apparemment, Guérin n'était pas entièrement satisfait par sa propre argumentation, car il ne reprit pas cet article dans son anthologie de 1984, *A la recherche d'un communisme libertaire*.

Dans le second article, il manifeste son intérêt pour le livre de Moshe Lewin, *Le dernier combat de Lénine*¹⁰⁶. Tout en reconnaissant le rôle de la maladie de Lénine, déjà prisonnier d'un Comité central dominé par Staline, il pense cependant que Lewin surestime le rôle des circonstances objectives résultant de la guerre civile dans la formation de la bureaucratie et donc sous estime l'importance des conceptions de l'organisation du parti développées par Lénine dans *Que faire ?*

L'apport de Rosa Luxembourg

Bien plus importante a été la tentative de Guérin d'offrir une alternative à la tradition léniniste par un renouveau des conceptions de Luxembourg. Même si son rôle historique a empêché le stalinisme de l'expulser de l'histoire, il a néanmoins réussi à la

¹⁰⁴ D. Guérin, « Un exemple d'inefficacité : le Parti communiste allemand, 1919-1933 », *Pour un marxisme libertaire*, pp. 169-185.

¹⁰⁵ Sur ces aspects, se reporter au livre de référence : P. Broué, *La révolution en Allemagne*, Paris, 1971, p. 528.

¹⁰⁶ D. Guérin, « Le dernier combat de Lénine », in *Pour un marxisme libertaire*, pp. 157-167.

marginaliser. Comme le trotskysme orthodoxe se centra de plus en plus sur la seule personnalité de son père fondateur, l'étude de Luxembourg fût laissée aux marginaux de la politique révolutionnaire et le livre de Guérin sur Luxembourg¹⁰⁷ - de même que le précédent *Rosa Luxemburg* de Tony Cliff¹⁰⁸ - joua un rôle crucial dans sa remise en discussion dans le débat marxiste.

Guérin avait entièrement raison d'attribuer une grande signification à Luxembourg. Si elle avait vécu, elle aurait sans conteste eu l'autorité pour se confronter à Lénine dans les débats du Comintern comme aucun autre non-russe n'en eût été capable. Il souligna les points forts de sa pensée, avec une insistance particulière pour des textes comme *La grève de masse* qui contenait son concept de spontanéité révolutionnaire.

Guérin notait la manière dont Luxembourg adoptait un ton lyrique -très différent du style de Lénine- quand elle évoquait l'action de masse. Elle observait qu'à de nombreuses occasions la soi disant avant-garde se traînait derrière les masses, et dénonçait vigoureusement le « bureaucratisme mécanique » ainsi que le centralisme excessif du SPD¹⁰⁹.

Pourtant, en tant que critique honnête, Guérin était contraint de reconnaître que Luxembourg était loin d'être une pure spontanéiste : « *Elle s'obstine à croire au rôle d'une avant-garde politique consciente. En dépit de tout ce qui vient d'être cité, elle est favorable à la direction des luttes par un parti révolutionnaire* »

En conclusion Guérin juge que : « *Beaucoup de malentendus et de contradictions handicapent l'œuvre de Rosa Luxemburg* » et la critique pour son « *incapacité... à découvrir une exacte synthèse entre la spontanéité et la conscience* »¹¹⁰. Guérin aurait pu comprendre que de telles contradictions reposent en réalité sur la lutte des classes elle-même – et se reflétait chez Lénine de la même manière que chez Luxembourg. Sa critique aurait été plus convaincante si lui-même avait réussi à formuler une telle synthèse.

En juxtaposant Luxembourg au Lénine dont seule la dimension centralisatrice est mise en avant, Guérin surestime les divergences entre les deux grands révolutionnaires. Luxembourg elle-même était assez claire sur le fait que, quelles que soient les différences tactiques avec Lénine, la cause principale des déformations de la Révolution russe provenait de l'échec de la classe ouvrière européenne - et plus particulièrement allemande - à suivre la voie russe. Comme elle l'écrivit de sa prison à Louise Kautsky en novembre 1917 : « *Te réjouis tu des Russes ? Bien entendu, ils ne pourront se maintenir parmi ce sabbat infernal –non pas à cause de la statistique qui témoigne du développement arriéré de la Russie ainsi que l'a calculé ton judicieux époux– mais parce que la social-démocratie de cet Occident supérieurement développé est composée de poltrons abjects qui, en spectateurs paisibles, laisseront les Russes perdre tout leur sang* »¹¹¹.

Pourtant, le rejet du léninisme ne conduisit pas Guérin à abandonner l'idée de l'organisation révolutionnaire. Au contraire. Il écrivait de manière assez cinglante au sujet

¹⁰⁷ D. Guérin, *Rosa Luxemburg et la spontanéité révolutionnaire*, Paris, 1971. Seconde édition 1982.

¹⁰⁸ T. Cliff, *Rosa Luxemburg : A Study*, London, 1959 ; 3^e édition révisée, London, 1969. Reproduit dans T. Cliff, *Selected Writings*, vol. I, pp. 59-116.

¹⁰⁹ Guérin, *Rosa Luxemburg*, pp. 33, 38.

¹¹⁰ Guérin, *Rosa Luxemburg*, p. 39.

¹¹¹ Lettre du 24 novembre 1917, cité in Rosmer, *Moscou sous Lénine*, p. 297.

des exagérations du spontanéisme post-68 : « *Mai 68 a grisé une jeunesse ardente, et les effets magiques de la spontanéité l'ont, pour un temps, éblouie. Mais les mêmes sortilèges qui leur avaient fait bousculer toutes les institutions, ébranler les valeurs établies, y compris la CGT et le Parti communiste, ont, à la longue, frappé d'impuissance ces jeunes magiciens. Et, de ce fait même, remis en question le recours exclusif à l'arme de la spontanéité. ... Mai 1968 en France n'a pas seulement démontré l'efficacité de la spontanéité, il a aussi révélé ses déficiences. A part un quarteron de « spontanéistes » irréductibles, adversaires maniaques de l'organisation par hantise du péril bureaucratique et qui se sont condamnés eux-mêmes à la stérilité, aucun militant, ni dans le milieu étudiant, ni dans la classe ouvrière ne croit aujourd'hui, qu'il serait possible, pour mener la révolution jusqu'à son terme, de se passer d'une « minorité agissante »*¹¹².

De là sa conclusion qu'un « *marxiste libertaire est celui qui honnit l'impuissante pagaille de l'inorganisation tout autant que le boulet bureaucratique de la sur-organisation* »¹¹³.

Pour Guérin, les bases de la spontanéité devaient être comprises dans des termes matérialistes. En dernière analyse, tout mouvement révolutionnaire authentique doit être basé sur le mouvement des classes sociales déterminé par leur situation dans l'ordre économique et social. Aucune avant-garde ne pourrait remplacer de tels mouvements de classes, ou alors le principe de l'auto-émancipation du prolétariat disparaîtrait.

Cela ne conduit cependant pas à un déterminisme mécanique. Au contraire, l'initiative humaine a un rôle vital à jouer dans tout mouvement spontané. Ainsi que le montre Guérin, citant un travailleur anonyme : « *Il y a toujours quelqu'un qui pousse à la spontanéité* »¹¹⁴.

Nulle part cela n'était plus vrai qu'en 1968. Après la manifestation de masse du 13 mai, les bureaucraties syndicales auraient été heureuses d'enterrer le mouvement. Mais le 14 mai à Nantes, les travailleurs de Sud Aviation votaient l'occupation de leur usine. Des occupations ailleurs suivirent rapidement, jusqu'à ce que le PCF et la CGT décident de généraliser le mouvement par peur d'être débordés. Mais l'occupation à Sud Aviation n'apparut pas du fait d'une quelconque loi impersonnelle de la spontanéité. Yvon Rocton, membre du comité central d'une organisation léniniste, l'OCI trotskyste, y joua un rôle décisif en tant que militant syndical¹¹⁵. Bien sûr, Yvon Rocton répondait à un climat propice – s'il avait réagi une semaine plus tôt, il aurait pu rencontrer des rires méprisants. Mais on a là un exemple marquant du fait qu'il n'y a jamais de « pure » spontanéité.

Ainsi Guérin avait assez raison d'insister sur l'importance de l'organisation, ainsi qu'il le fit en de nombreuses occasions. En fait, son évolution globale était marquée par une préoccupation pour l'organisation. Si l'on additionne toutes les organisations politiques dont il fut membre entre les années 30 et les années 80, le total doit être digne du *Guinness Book of Records*.

Hélas, Guérin ne se confronta jamais complètement à Lénine, ne fit aucune tentative pour apprécier l'ensemble de la vie et de l'œuvre de Lénine. Car Lénine, tout en étant

¹¹² Guérin, *Rosa Luxembourgeois...*, pp. 11-12.

¹¹³ Guérin, *Pour un marxisme libertaire*, p. 285.

¹¹⁴ Guérin, *Rosa Luxembourgeois...*, p. 13

¹¹⁵ C. Nick, *Les trotskistes*, pp. 472-473.

concentré durant toute sa carrière sur la question de l'organisation, était extrêmement souple sur les formes qu'une telle organisation devait revêtir. De plus, à la différence de quelques uns de ses camarades, il était très ouvert à l'idée d'un dialogue avec les anarchistes. Dans les trépidantes années qui suivirent Octobre 1917, Lénine trouva le temps de rencontrer et de discuter avec de nombreux anarchistes russes et étrangers, incluant Emma Goldman et Kropotkine¹¹⁶. Dans *Ni Dieu ni maître*, Guérin citait le récit de Makhno de sa rencontre avec Lénine, et l'estime qu'il ressentit pour lui, au moins temporairement¹¹⁷. L'ancien syndicaliste révolutionnaire Alfred Rosmer, qui rencontra Lénine pour la première fois à Moscou en 1920, identifiait « *Le secret de la position exceptionnelle qu'il occupait dans son parti* » à sa volonté d'apprendre de ses camarades¹¹⁸. Etant mis au courant par Rosmer de la situation en France, il reconnût immédiatement avoir écrit « une bêtise » dans ses thèses sur cette question.

Au second Congrès de l'IC en 1920 participaient plusieurs délégués au passé anarchiste ou syndicaliste-révolutionnaire. Zinoviev y vit l'occasion pour avancer une diatribe stupidement condescendante sur le besoin du parti révolutionnaire, notant que : « *Parfois des camarades qui s'opposent à la nécessité du parti se figurent être une opposition de gauche. A mon avis, ce n'est pas le cas. Ce n'est pas une opposition de gauche, mais exactement l'inverse... Voyons quelles sont les racines de ce rejet du parti. On voit que les racines profondes proviennent de l'influence de l'idéologie bourgeoise* »¹¹⁹.

Cependant, Lénine, cherchait à minimiser les différences. Il se référait au concept syndicaliste-révolutionnaire de « minorité agissante » qui était, disait-il, très proche de l'idée de parti comme élément le plus avancé de la classe. Pour lui, la réalité était plus importante que le nom. Il affirmait donc que les syndicalistes révolutionnaires devaient accepter l'organisation en parti. Mais il reconnaissait que de nombreux syndicalistes révolutionnaires étaient anti-parti en raison de leur expérience d'organisations parlementaires corrompues¹²⁰.

Dans son dernier discours à l'Internationale Communiste, Lénine attaqua hargneusement ceux qui pensaient que ce qui était nécessaire pour les communistes dans leurs pays respectifs était simplement d'imiter les bolchéviques dans les moindres détails. Se référant à une résolution sur l'organisation de l'IC, il déclarait : « *La résolution est trop russe, elle reflète l'expérience russe. C'est pourquoi elle est presque incompréhensible aux étrangers, et ils ne peuvent se contenter de la brandir comme une icône et de prier. On n'aboutira à rien de cette manière. Ils doivent assimiler une partie de l'expérience russe. Comment cela se réalisera, je ne le sais pas* »¹²¹.

Cela était en effet une dénonciation préventive de la manière dont Zinoviev, puis Staline, utiliseraient le mythe du léninisme pour créer une organisation mondiale monolithique qui obéirait à chaque caprice de Moscou. C'était Lénine contre le léninisme.

¹¹⁶ P. Avrich, *The Russian Anarchists*, Princeton NJ, 1967, pp. 223, 226. Traduction française, *Les anarchistes russes*, Maspéro, 1979.

¹¹⁷ D. Guérin, *Ni Dieu, ni maître*, Paris, 1999, II, pp. 174-183.

¹¹⁸ Rosmer, *Moscou sous Lénine*, p. 69.

¹¹⁹ J. Riddell (ed.), *Workers of the World and Oppressed Peoples, Unite!* (Proceedings and Documents of the Second Congress, 1920), New York, 1991, pp. 114, 146.

¹²⁰ *Workers of the World and Oppressed Peoples, Unite !*, pp. 168-171.

¹²¹ Lenin, *Collected Works*, XXXIII, p. 431.

Conclusion

Il y a donc de nombreux points de convergence entre Lénine et Guérin. Chacun reconnaît la centralité de l'auto-activité de la classe ouvrière, chacun reconnaît la nécessité pour les socialistes de s'organiser. Guérin, pour sa part, écrit qu'appeler la minorité révolutionnaire « parti » pose problème car « *le mot a des implications à la fois autoritaires, sectaires et électoralistes qui suscitent la méfiance croissante des travailleurs* »¹²². Dans *Ni Dieu ni maître*, Guérin citait Victor Serge écrivant que « *l'anarchisme est une réaction profondément saine contre la corruption du socialisme à la fin du dix-neuvième siècle* », ajoutant, « *Lénine en arriva à partager cette opinion* »¹²³.

Il ne s'agit pas de dire que les différences entre Guérin et Lénine étaient insignifiantes ou non existantes. Guérin a émis des critiques sérieuses et a fourni des réponses sérieuses. Il a permis d'ouvrir une série de débats qui sont autre chose que des citations et contre-citations. Le bolchévisme ne fut ni révélation vraie ni incarnation du diable. Il mérite des critiques historiques sérieuses et rationnelles. Le style polémique de Guérin, ferme mais raisonné, est un de ceux dont la gauche peut s'inspirer.

Mais finalement, dans leur dévouement à l'auto émancipation de la classe ouvrière, dans le besoin d'une organisation révolutionnaire, dans la nécessité d'un dialogue et la reconnaissance du besoin de s'adapter constamment aux circonstances changeantes, Guérin et Lénine avaient plus en commun que Guérin voulait bien admettre. Le vrai Lénine, nettoyé des déformations et excroissances du stalinisme, a encore beaucoup à nous apprendre. L'usage quasi religieux des textes léninistes a été un obstacle objectif à l'appréhension des vrais mérites de Lénine. Si les critiques de Guérin ont permis une meilleure appréciation du Lénine réel, alors nous lui en sommes redevables.

CITATIONS DE LÉNINE

J'ai trouvé quelques-unes, mais pas toutes, des citations de Lénine, dans les *Oeuvres* françaises.

NOTE 35

Oeuvres Tome V

Que Faire? IIb

Ainsi donc, la conscience socialiste est un élément importé du dehors ... dans la lutte de classe du prolétariat, et non quelque chose qui en surgit spontanément

NOTE 36

¹²² Guérin, *Rosa Luxembourg*, pp. 87-88.

¹²³ *Ni Dieu, ni maître*, II, p. 23.

Oeuvres Tome IV

A propos des grèves (1899)

Toute grève contribue puissamment à amener les ouvriers à l'idée du socialisme

NOTE 37

Oeuvres Tome XVI

Les enseignements de la Révolution (1910)

Le capital rassemble les ouvriers par masses importantes dans les grandes villes ; il les groupe, leur apprend à s'unir dans l'action. A chaque pas les ouvriers se trouvent face à face avec leur principal ennemi : la classe des capitalistes. En combattant cet ennemi, l'ouvrier devient *socialiste*, arrive à comprendre la nécessité de réorganiser entièrement toute la société.

NOTE 38

Oeuvres Tome V

Que Faire? IIb

Mais pourquoi... le mouvement spontané, qui va dans le sens du moindre effort, mène-t-il précisément à la domination de l'idéologie bourgeoise ? Pour cette simple raison que, chronologiquement, l'idéologie bourgeoise est bien plus ancienne que l'idéologie socialiste, qu'elle est plus achevée sous toutes ses formes et possède *infiniment* plus de moyens de diffusion.

NOTE 53

Oeuvres Tome XXXIII

Le Congrès du P.C. (b) R. (1922): [Rapport politique du Comité central du P.C.\(b\)R.](#), le 27 mars

A vos côtés agit le capitaliste : il agit en maraudeur, il prélève des bénéfices, mais il sait s'y prendre... Nous ne savons pas gérer l'économie.

[Conclusions sur le rapport politique du C.C. du P.C.\(b\)R.](#), le 28 mars

la vieille friperie bourgeoise.

auteurs marxistes

NOTE 120

Oeuvres Tome XXXI

II^o congrès de l'Internationale Communiste

Lénine Rapport sur le rôle du Parti Communiste 23 juillet 1920

minorité organisée